

ÉMILIENCE

**RA
FEMMES**

SUZANNE RIVIER-DEVÈZE

Ce livret, tiré à 500 exemplaires,
fait partie intégrante de l'exposition

TRAMES

La Grenette | Galerie de la Ville de Sion

5 septembre – 25 octobre 2020



© L'Esprit de la Lettre Editions, Genève, 2020
30 chemin des Crêts de Champel
CH - 1206 Genève

esprit-de-la-lettre.swiss

ISBN 978-2-940587-19-3 (version imprimée)
ISBN 978-2-940587-20-9 (version pdf)

ÉMILIENNE

Suzanne Rivier-Devèze

Je ne cherche pas l'amour. Je cherche la consolation. Le réconfort pour tous ces pays que nous perdons depuis le ventre de notre mère et que nous remplaçons par des histoires, comme des enfants avides, les yeux grands ouverts face au conteur.

Mathias Énard, *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants*
Actes Sud, Babel, 2010.

D'abord *a sicunda*, puis *u bassu*... Les hommes sous l'arbre, et la famille autour, en demi-cercle, face aux terres qui descendent jusqu'à la mer. Le *Kyrie* de la *Messa di Tagliu*. Après le cimetière, la tombe refermée et les bénédictions, le resserrement sur les intimes, pour dire à la fois le chagrin et le chemin à venir où le mort ne sera pas oublié mais pas non plus une entrave.

Les voix s'élèvent puis se taisent. C'est le moment de planter l'arbre, un abricotier. Un fruitier pour rendre hommage à son amour de la terre et de la douceur des fruits, même lorsque la vie est âpre. Barthélemy se relève, essuie ses mains pleines de terre et convie tout le monde à venir manger dans la maison. Il soutient Émilienne, qui se tait. Antonin est mort. Il paraît que la vie doit continuer, comme avant, et qu'il faut s'y faire. Cela semble si stupide. Mais elle s'y attendait et ne va pas ressasser, elle va faire face.

Quelques mois plus tard.

Un craquement, puis une toute petite lumière. Elle laisse la minuscule tige de papier enduite de cire se consumer jusqu'au bout, au risque de se brûler les doigts. C'est assez extraordinaire qu'elles fonctionnent encore aussi bien. Ce sont des allumettes très anciennes, probablement de la fin du XIX^e siècle. Léo les a trouvées près de Palerme et les lui a rapportées. Elle remplissent un petit carton : deux cents, ou trois cents boîtes ? Elle les comptera

plus tard. Pour le moment elle les étale sur la table et les regarde. Certains décors de couverts se répètent, d'autres n'existent qu'à un seul exemplaire, quelques-uns sont très usés, d'autres presque neufs : quelques figures mythologiques, beaucoup de visages féminins proches des représentations d'angelots ou de figures de poupées. Ces illustrations l'enchantent comme si elle était encore petite fille et elle pense aux images pieuses distribuées lors des communions ou des baptêmes. Depuis qu'elle est immobilisée – et cela va durer encore quelques semaines – elle s'impatiente souvent. Alors peu à peu une idée se fait jour, qui lui fera peut-être étrécir le temps. Le lui faire trouver moins long, dans le présent, et moins lointain, vers le passé.

La bastide est partagée en deux autour d'un escalier central. Les chambres s'éparpillent dans les étages, les enfants et les amis de passage s'y répartissent au gré de leur venues. Mais après l'accident, et le décès d'Antonin, elle s'est repliée au rez-de-chaussée. Un grand salon ouvrant sur le jardin de devant a été transformé en chambre-bureau, quelques aménagements ont permis d'installer à proximité les

commodités nécessaires. C'est son antre temporaire. Elle ne s'y trouve pas mal mais de là on ne voit pas la mer.

Près de la porte qui conduit au corridor le mur est vide. Elle a fait retirer tout ce qu'elle n'avait plus envie d'avoir sous les yeux : un portrait, des photographies. Elle regarde ce mur blanc et se demande de quelle couleur sera la laine... Bleue, grise, terre d'ombre brûlée ? Elle va concrétiser le projet un peu fou qui lui a traversé l'esprit en regardant les boîtes d'allumettes : réunir toutes les images dans une sorte de tableau tapisserie, les assembler par des bordures au crochet ou à l'aiguille. On va trouver cela absurde ou délirant, peu importe. Ce sera long, minutieux, mais elle va faire de ces petits décors une sorte de grand ex-voto agnostique. Une manière de célébrer sa vie préservée après l'accident et aussi celle de ses proches, d'évoquer les figures aimées qui ont compté pour elle ou pour Antonin. Et peut-être aussi ne pas oublier tout à fait les inconnus qui ont fabriqué des boîtes comme celles-ci ou les ont regardées comme d'humbles objets précieux. Elles contiennent des allumettes au phosphore

blanc, qui s'allument sans difficulté sur n'importe quelle surface et résistent aux intempéries, mais les vapeurs de phosphore empoisonnaient ou finissaient par tuer les ouvriers dans les usines. La vente d'allumettes alimentait les caisses des États amoindris par les guerres, celles d'innombrables petites fabriques légales ou clandestines, conduisait même certaines familles à en fabriquer dans leur maison pour améliorer leur ordinaire. Un désastre sanitaire sans grand bruit, qui a duré des décennies. Au-delà de ces gens elle pense à toutes les vies modestes, nourries grâce à des travaux exigeants, dont le souvenir n'existe plus guère que dans les livres, ou que l'on écarte sciemment pour préserver l'illusion d'un passé paré de merveilles.

Elle déplace les boîtes sur la table comme elle disposerait des cartes. Elle les regroupe par associations d'idées, sans chercher à créer une composition esthétique. Elle organise les juxtapositions en se laissant guider par l'évocation de souvenirs, des fragments de récits familiaux, des digressions imaginaires. Au fil des jours, elle entrecoupe son travail de longs

moments passés dans le jardin, qui a étonnamment assez peu changé depuis que Félicien, son grand-père maternel, l'a reconstruit restanque après restanque. Sans doute une manière de se recomposer une vie à son retour de la «Grande Guerre». Elle pense à lui, et aux personnages de la famille dont elle ne connaît que des bribes d'histoire ou seulement le nom. Elle aimerait tous les interroger, et pour certains d'entre eux mieux les connaître. Peu à peu ils se superposent aux images figurant sur les boîtes. Par leur composition elle dessine une sorte de tarot, non pas divinatoire mais rétrospectif. Elle aimerait comprendre, trouver un sens, si tant est qu'il y en ait un, à la réunion d'êtres aussi dissemblables, qui au fil des générations ont pu s'aimer avec passion ou raison, s'affronter, se soutenir sans faille ou se combattre avec acharnement, mais sans jamais cesser de se réclamer, par grâce ou malédiction, de la même famille. Le passe-temps entrevu devient une quête, autant qu'un tribut.



Le fil. Au sens propre du terme. Après

avoir découpé les couvercles, elle les entoure d'une bordure au point de feston. Les aiguillées se succèdent, il faut être le plus régulier possible, trouer le carton près du bord, suffisamment loin pour assurer la solidité, mais sans trop mordre sur l'image. Contrairement à Pénélope elle n'a nul besoin de défaire son travail à la nuit tombée, d'ailleurs elle n'a plus d'époux de qui attendre le retour. Supporter l'absence, cela a été le lot de tellement de femmes. Guerres, migrations saisonnières, voyages au long cours... Sa mère a rapidement dû apprendre à s'aménager une double vie : seule avec les enfants les trois-quarts du temps, ou avec Hyacinthe à la maison entre deux trajets sur ses océans. Deux mondes, qui ont d'ailleurs eu quelques difficultés à s'accommoder lorsqu'il a débarqué définitivement. Tout en cousant elle pense à son grand-père Aurelio, le père de Hyacinthe, qui tenait un magasin de tissus dans la Drôme. Dans sa jeunesse il était colporteur, et chaque année quittait son village piémontais pour vendre des étoffes et des draps dans les hameaux de Haute-Provence. Vrai montagnard, il franchissait les cols à pied avec son mulet chargé de ballots, en suivant

les drailles de transhumance. Puis il est tombé amoureux de Rose et n'est plus reparti. Elle garde d'eux un souvenir plein de tendresse.

Ma caille! Qu'est-ce qui te ferait plaisir à midi ? Tu veux une petite langouste ? Chaque fois que Hyacinthe rentre de voyage, il se dépêche de faire oublier son absence, tant que faire se peut, en préparant à Amandine la meilleure cuisine possible selon le marché du jour. Les produits de la mer sont toujours à l'honneur, au moins comme entrées, en plus des lundis et vendredis traditionnellement dévolus au poisson. Il y a une semaine qu'il a débarqué, et les enfants se régalent de magnifiques desserts. Les îles flottantes, un vrai délice... D'autant plus que Hyacinthe, tout en mangeant, ne peut s'empêcher de rapprocher ces «îles» de celles qu'ils connaît vraiment, et alors ce sont des récits extraordinaires d'arbres gigantesques et de feuilles assez grandes pour s'en faire une toiture lorsqu'il pleut – et Dieu sait qu'il pleut, là-bas ! Mais c'est une pluie chaude, qui tombe presque à heures fixes... Émilienne et Barthélemy,

médusés, en oublient presque de savourer leurs îles. Je serai exploratrice ! Je serai architecte de cabanes en feuilles ! Tu crois que je pourrai faire pousser des baobabs ? Mais il n'y a pas de baobabs là-bas, ce n'est pas l'Afrique ! Jacot le perroquet s'en mêle et c'est un joyeux capharnaüm. Il a été ramené triomphalement par Hyacinthe, et sa cage est maintenant accrochée au palmier dans le jardin. Et quand tu ne seras pas là, il faudra lui donner des graines ? Et de la salade, ça mange de la salade un perroquet ? Mais non ce n'est pas une tortue ! Et puis quoi, des figues ? Et puis quoi encore ? ! Amandine se lamente en riant, mais qu'est-ce que tu as encore été chercher, mon beau, tu te rends compte un perroquet !... Ma belle, c'est pour les enfants ! Et sur ces mots péremptoires la vie recommence ainsi, bouleversée, pas du tout raisonnable, le temps des escales.

L'attrait de Hyacinthe pour les plaisirs de la table lui venait de sa mère. Artichauts en barigoule, confitures de figues, daubes mitonnées avec amour sur le coin du fourneau... tout était

prétexte à rendre le plus savoureux possible le moindre ingrédient le plus simple. Certaines villageoises moins douées ou moins attentives, et sans doute aussi moins jolies, regardaient avec suspicion ce talent qu'elle avait de transformer même les légumes d'hiver en délicieuses ratatouilles. Quoiqu'il en soit, Hyacinthe en avait décidé : il serait cuisinier !

Un jour, il n'avait pas dix ans, il est parti tout seul, à pied et sans prévenir ses parents, jusqu'à Avignon, où il avait entendu dire qu'un restaurateur prenait des apprentis. Ce qui serait inconcevable moins d'un siècle plus tard ne semblait pas extravagant dans les années 1890. Cela se fit apparemment à la satisfaction de tout le monde, parents bientôt rassurés sur le sort de leur fils, patron heureusement bienveillant et enfant faisant ce qu'il avait choisi. Dûment formé, mais titillé par l'envie d'un horizon plus vaste, il a voulu aller plus loin et est descendu à Marseille, où il a embarqué comme cuisinier sur un paquebot des Messageries Maritimes faisant la liaison avec Yokohama.

Puis entre deux voyages au long cours il a épousé Amandine, une jeune fille corse qui

vivait sur la côte, et bientôt Émilienne et Barthélemy sont nés. Enfants, ils attendaient les vacances d'été avec impatience pour pouvoir rejoindre l'île et la bastide familiale. Émilienne passait son temps sur un bateau, son frère gardait le nez dans les cultures et suivait partout Félicien. Inévitablement le grand-père a fini par proposer à son petit-fils de rester pour de bon et de reprendre à sa suite la direction du domaine. Ils en étaient aussi fiers et heureux l'un que l'autre. Bien plus tard, après la mort de leur parents, Émilienne qui était restée non loin d'eux a aussi rejoint *Les Lentisques* avec son mari Antonin et leur fils Léo.

Le voisinage avec Gilberte ne s'est pas mis en place sans heurts. La femme de Barthélemy n'a pas vu d'un bon œil l'arrivée d'une partie de la famille avec qui elle ne partageait presque aucun point commun. Lorsque la mer et la montagne se rencontrent c'est généralement avec fracas et gerbes d'écume. Mais comme la cohabitation était inévitable et que les deux femmes étaient intelligentes, un pacte

tacite de non-agression s'est assez rapidement mis en place. Entre Barthélemy et Antonin, après de long mois d'observation polie et plutôt méfiante, une amitié solide et taciturne a pris le dessus, ce qui a grandement facilité la vie quotidienne de tout le monde. Seuls Léo et sa cousine Angelina se sont tout de suite entendus comme larrons en foire et tout le monde s'est bientôt mis à les traiter comme s'ils étaient frère et sœur. Ce qui d'ailleurs a créé plus tard quelques malentendus.

Pour Gilberte et Barthélemy la terre était quelque chose de sacré. Pas au sens strict du terme bien sûr, ils allaient régulièrement à la messe mais différenciaient très clairement les rites spirituels et les besoins très pragmatiques des arbres et de la vigne. Il ne s'agissait pas de ferveur mais d'un respect profond pour l'équilibre immémorial créé entre le sol, le climat souvent abrupt, la végétation, et les mille et une bestioles qui participaient à leur manière à la stabilité de l'ensemble. Intervenir avec suffisamment de doigté pour accommoder la nature et non la contraindre leur semblait la seule façon d'en bénéficier sans détruire cette alliance.

De ce fait, leur reconnaissance pour les belles récoltes était tempérée, à la mesure de tout le travail fourni pour les faire venir.

L'atelier résumait assez bien cela. Rangés soigneusement, parfaitement nettoyés, on aurait pu croire que les outils servaient à peine. Certains parmi les plus anciens, fabriqués à la main quelques décennies plus tôt, étaient accrochés un peu à part des autres comme des œuvres d'art, ce qui était parfaitement justifié. Au-delà des usages parfois révolus dont ils témoignaient, ils gardaient vivant le souvenir des hommes qui avaient su, avec des moyens simples, réaliser ces objets solides et bien équilibrés. Le respect pour le savoir-faire de ces artisans s'étendait ainsi aux outils eux-mêmes, puis à la ténacité de ceux qui les avaient entretenus saison après saison. Aujourd'hui encore, même vis-à-vis d'ustensiles sans grande valeur produits à la chaîne, ce respect diffus dû à l'outil de travail restait vivant chez Barthélemy : quiconque laissait traîner dehors le moindre des sarcloirs au risque qu'il se rouille était passible d'une engueulade bien sentie !

Dans le couloir, éclairage de néons, bruits feutrés, tout est blanc. De loin en loin, un panneau explicatif : services, instructions, indications. Attente en retrait. Dans une alvéole aménagée, avec boissons, fauteuils, grandes images sur panneaux de métal. Antonin est de l'autre côté. Il va peut-être vivre, probablement mourir. Anesthésie. Tourbillon derrière la dame du téléphone. Celui des appels, des gens désorientés à guider, des réconforts à dispenser, des irritations à maîtriser. Et celui du panneau. Raccourci saisissant. Antonin cherche-t-il à recoller ses morceaux ? Ou bien il y en aurait trop à rassembler, tenter de réunir des bribes d'os ou des fragments de vie revenant au même, trop tard, trop long, trop vain ? Et puis une porte s'ouvre, venus de l'autre côté, des fantômes, ou du moins c'est comme cela qu'Émilienne les voit, blancs, affairés, passant rapidement ou parfois immobiles et attentifs, ce qui n'est pas toujours bon signe, mais parfois oui. Comment savoir avant que le fantôme ne parle ? Il y aussi l'homme en bleu. Celui qu'elle a vu en premier sous le grand panneau du fond, et qu'elle a immédiatement assimilé à un refuge,

plein d'animaux pas vraiment sauvages, ou plutôt si incommensurablement sauvages qu'il faut absolument les imaginer protecteurs pour ne pas craindre de les approcher. «Les loups me protégeront» dit l'enfant dans un livre. Léo applaudirait sans réserve. Et puis un jour, Antonin est mort. Il reste les images. Est-ce cet univers parallèle qu'elle cherche à reproduire ?

Mener à bien une telle entreprise lui semble parfois d'une sottise sans nom. Elle a du temps, certes, mais est-ce suffisant pour jouer les raccommodeuses de vieilleries même pas belles ? Où est-ce justement parce qu'elles ne sont pas belles que cela l'intéresse ? Elle est envahie de lassitude au souvenir de ces personnes brillantes, érudites, parfois même aimables, qui ne savaient que regarder avec mépris ce qui ne relevait pas du magnifique, de l'historiquement admirable, ou même d'un projet conceptuel, qui avait le droit de ne pas élever l'esprit pour autant qu'il soit accompagné d'un dossier d'exégèse bien fourni. De plus elle avait assez mal. Pas tout le temps, mais suffisamment pour avoir envie de s'échapper en s'occupant les mains, pour se projeter dans quelque chose

d'autre, qui lui appartienne. Lire ne lui suffisait plus, elle voulait agir, dans la mesure de ses possibilités restreintes.

Depuis qu'il fait beau, Emilienne passe la plupart des journées au jardin. Les bordures des images sont terminées, elle s'occupe maintenant de toutes les réunir. Elle a déjà préparé les groupes, comme elle rassemblerait par couleurs les pièces d'un puzzle avant de commencer sa réalisation. Ensuite elle pioche dans les boîtes, et relie. Ce qui ne requiert pas une attention sans faille et permet aussi de regarder les oiseaux. Elle s'est installée sous le tilleul, à proximité du bassin où ils ont pris l'habitude de venir boire. Un renforcement de faible profondeur près du rebord de pierre leur permet même de venir de temps en temps s'y baigner. Elle passe d'ailleurs beaucoup plus de temps à observer qu'à coudre. Les oiseaux, mais aussi les insectes, les nuages s'il y en a, le sens du vent. De temps en temps, Gilberte ou Barthélemy font signe, ou passent voir si elle n'a besoin de rien. Mais non, tout va bien, c'est-à-dire que

pas grand-chose ne va mais ce n'est pas grave, il ne sert à rien de gaspiller son énergie contre ce que l'on ne peut pas changer. Hier, Loïs lui a téléphoné : Eugénie est morte. Pas décédée, morte. C'est plus clair. Les périphrases vont bien dans le cadre formel des enterrements, des salutations, des condoléances convenues. Mais le chagrin, le départ définitif, l'absence ne s'embarrassent pas de ces mots couverts qui essaient de masquer la mort. Même si elle était « normale », cette fin, après une très longue vie bien remplie, c'est-à-dire avec son lot de bonheurs, de souffrances, de moments exceptionnels et de banalités, qui laisse à ceux qui restent, certains du moins, un souvenir d'elle tellement fort, lumineux et tendre. Mais qui parle d'absence ? Émilienne a au contraire le sentiment d'une présence attentive, d'une proximité chaleureuse qui chasse la tristesse. Eugénie est morte, oui, mais ces jours-ci elle lui semble presque plus proche que lors des longs moments où, vivant loin l'une de l'autre, elles ne se rencontraient presque plus.

Puis elle pense à Antonin et soudain elle est furieuse. Après le sort, après elle-même, et

après ces images idiotes qui ressassent des lieux communs. Ces visages souriants, ces parures enrubannées, ces couleurs de bonbons trop sucrés... Même le lion de saint Marc lui semble un peu ridicule, réduit à une enseigne publicitaire. Elle savait bien qu'elle exagérait, mais être furieuse lui faisait du bien. L'apaisement viendrait plus tard, et de façon plus profonde que si elle avait tenté d'étouffer sa révolte. L'envie de dévaler la pente et de sauter dans l'eau n'était plus de son âge dans les faits mais restait toujours aussi forte dans son esprit. La mort fait partie de l'ordre des choses et, pour peu qu'elle survienne à un âge avancé, suscite plus de chagrin que de rébellion. Pourtant elle ne pouvait s'empêcher de penser à cette litanie d'assassinats survenus récemment, générant en retour des envies de vengeance incoercibles. Certains enchaînements funestes se déroulaient ainsi durant des décennies, tant qu'il reste quelqu'un pour juger que devenir aussi un meurtrier est la seule réplique acceptable. Personne, et surtout pas les descendants n'en sortent indemnes. Heureusement, ce genre de réflexion n'avait pas lieu d'être dans

le cas d'Antonin. La violence diminuait, l'accident n'avait pas été provoqué.

Microcosme suspendu. Différentes personnes ; différentes couleurs ; différentes religions, ou pas du tout. Sans possibilités de s'en abstraire, il convenait d'en tirer tout ce que l'on pouvait en apprendre. Ce qui revenait à apprendre à vivre, et à ce jeu, Léo était doué. Ou plutôt, cela lui était naturel. Il pouvait se glisser avec aisance dans toutes les situations imprévues ou déconcertantes, dont il se tirait le plus souvent non seulement avec peu d'égratignures, mais encore en emplissant sa besace de savoirs nouveaux, parfois improbables, souvent utiles une fois ou l'autre. C'étaient les situations communes qui le laissaient démuni. Il passait alors en pilotage automatique, sourires courtois, acquiescements, parfois une réponse acerbe lui échappait pourtant, et alors il allait se réfugier dans l'errance, même modeste, exploration d'univers oniriques ou réels d'accès immédiat, marcher le long des rues vers la périphérie, se faire une toile, rien a priori de

dangereux ou d'improbable. Il n'avait jamais besoin de partir en Afrique ou en Asie, il lui suffisait de se déplacer légèrement et l'imprévu surgissait tout seul. C'est comme cela qu'il avait trouvé la boîte de boîtes d'allumettes. Et qu'il avait rencontré Léa.

L'eau entoure tout et c'est une aubaine. Recharger les nappes phréatiques, remplir la citerne pour l'irrigation du potager, rafraîchir. Il suffit de porter des bottes, et d'ailleurs l'eau repartira presque aussi vite qu'elle est venue. Léo et Léa, cela semble aussi improbable que farfelu. Arrivés pour l'enterrement d'Antonin, ils se sont glissés sans bruit dans la maison, le plus naturellement du monde. Thalie, la chatte bavarde, s'est d'autorité installée avec eux, a choisi un coussin et y dort la plupart de la journée. Leur rencontre a donné lieu à un télescopage cosmique aurait dit Hortense, qui faisait preuve d'un romantisme exacerbé lorsqu'il s'agissait de veiller sur les amours naissantes des enfants de la famille. Quoiqu'il en soit leurs propres enfants, s'ils en avaient, seraient indéniablement métis. Pour l'heure, il s'agissait plutôt d'aider Barthélemy à débayer les rigoles

encombrées et débarrasser des feuilles arrachées par la pluie et le vent l'entrée des tuyaux d'écoulement vers la falaise. Comme de tout temps à chaque orage.

Les morceaux sont rassemblés. Emilienne a maintenant devant elle une grande surface colorée, composée de centaines de miniatures. La rigidifier en la fixant sur panneau? L'encadrer en la mettant sous plexiglas pour la protéger? La suspendre telle quelle? Ces images sont tellement modestes, et ont résisté jusqu'ici à tellement de vicissitudes, que l'idée de ne plus pouvoir du tout les toucher lui est désagréable. Elle aimerait à la fois les regarder et les garder utiles, comme les boîtes ont servi, réceptacles usés au fond d'une poche, posés sur une étagère, soigneusement rangés dans un placard de cuisine, ou glissés en vrac dans le tiroir d'un bar-tabac.

Elle pense soudain à Hortense et son affection immodérée pour les textiles de toutes sortes. Elle qui avait accumulé une collection d'indiennes si bien choisies qu'elle ont pris

place, plus tard, dans les réserves d'un musée. Peut-être pourrait-elle trouver dans les malles qu'elle a laissées quelque chose qui pourrait convenir ? Il faut que ce soit souple, mais aussi pas trop précieux. Que l'harmonie entre les images et le fond soit telle que le tout semble indissociable.

Et puis cela la relierait en quelque sorte à Aurelio, tisserait un lien avec son métier, et avec Rose, qui cousait si bien des robes ravissantes. Oui, elle va doubler les images assemblées avec un grand tissu. Pas de support rigide, pas de cadre, juste une étoffe chaude et mouvante. Une sorte de couverture pour se lover dans les souvenirs, tout en se donnant le courage d'aller de l'avant.

Une grande pièce de tissu vert, léger, à la couleur un peu passée par endroits. Exactement ce qu'il lui faut. Le vert un peu bleuté des feuillages du jardin près de la mer, faits pour résister aux embruns, aux vents, aux sécheresses et celui, plus sombre ou vif, plus jaune, des grandes plantes du jardin d'hiver aux *Lentisques*, lorsqu'elle y venait il y a longtemps. Le jardin, à moitié rêvé, où poussaient tous les

fruits des natures mortes qu'elle avait mangé des yeux, enfant, dans tant de musées. Juste à hauteur de ses yeux, les raisins, les grenades éclatées dont elle ne connaissait pas encore le goût, les pétales tombés sur les brocards, ou encore les tapis qu'aimait tant le Maltese, et ces coléoptères qui semblaient presque hésitants, accaparés par cette abondance de sucres et d'odeurs fanées. Tout cela dans ce vert...

Maintenant que ce qu'elle a décidé d'appeler une couverture est terminé, Émilienne a peur. S'occuper les mains et l'esprit, transformer en quelque chose de nouveau ces chromos désuets était certes nécessaire mais lui apparaissait aussi comme une fuite. Rien ne fera revenir Antonin dans la réalité et d'ailleurs cela n'est pas le but. Ce qu'elle a voulu, au fond, c'est se laisser du temps. Le temps de guérir sans trop penser à ses blessures physiques, le temps de se raccommode elle-même, comme elle a assemblé ces vieilles boîtes d'allumettes. Elle a voulu reprendre contact avec ces morts aimés, surtout certains qu'elle avait fini par presque oublier, et

auprès desquels elle a cherché un réconfort que peu de vivants peuvent désormais lui offrir. Mais elle refuse que cette couverture l'enchaîne à ces réminiscences, l'attire vers un passé qui la paralyserait pour de bon. Elle se souvient de ces escapades avec Antonin, lorsqu'ils étaient jeunes, où seul le présent comptait. Moutonnement de collines, ciel immense, et au fond, pas très loin, la mer. Il n'y avait rien à dire, juste rester là, dans une anfractuosité tiède, serrés l'un contre l'autre entre les couleurs sèches des rochers, des cistes, et l'horizon lointain des terres et de l'eau. Sillage des bateaux, sillons des labours, chemins tirés de quelque odyssée antique à la fois terrienne et maritime. L'instant était parfois si parfait que nul bruit incongru ne le troublait, moteur de bateau, fracas de tronçonneuse, pétarade de moto d'adolescent. Maintenant, il suffit juste d'ouvrir les yeux.



Derrière les cinq cent neuf images, cinq cent neuf ouvertures; elle a patiemment construit une fenêtre pour agrandir l'espace, un mur

qui ne limite plus mais ouvre sur une infinité de rêves, d'éclats d'ailleurs, de mondes où respirer plus largement. Derrière les petits fragments elle a retrouvé la mer, les bourrasques, les rires qui emportent tout dans leur tourbillon d'insouciance, de joies partagées, les instants magiques où il n'est pas besoin de formuler d'espoirs car ils semblent déjà presque exaucés. Les collines ocre et minérales, la végétation argentée, les fissures d'où sortent les lézards au museau pointu, l'odeur des pierres brûlantes et toutes ces senteurs d'herbes, d'eaux fraîches, de fruits cueillis sur l'arbre et aussitôt mangés. Le bourdonnement des abeilles, les multitudes de criquets qui bondissent devant les pas, les coléoptères aux reflets métalliques, les minuscules colimaçons qui transforment chaque buisson en sculpture de perles blanches. Avec des morts et quelques vivants comme guides, pour, au-delà des drames, garder le goût de vivre même à petits pas. Finalement, a-t-on vraiment besoin des images ? On n'y voit généralement que ce que l'on y cherche. Des carrés vides pourraient presque aussi bien convenir. Émilienne replie doucement la couverture, qu'elle rangera dans

une boîte. Le blanc suffit. Elle regarde longuement le jour baisser, elle a toujours aimé les crépuscules. Au mur, l'entrelacs du rosier grimpant commence à dessiner des idéogrammes d'ombre.



Achevé d'imprimer en Italie
en juillet 2020
sur les presses de la
Tipografia La Vallée, Aoste

T

R

T

A

M

